



L'Algérie,

terre de souffrance et d'espérance

C'était en 1961. Je sors d'un entretien avec le cardinal Duval, archevêque d'Alger. Dans mon esprit, et au plus profond de mon cœur, résonnent trois mots que j'emporte avec moi. Des mots que je n'oublierai plus. « L'amour vainc tout. »

Quelques centaines de mètres plus loin, un attroupement. Je m'avance. Un jeune arabe vient de mourir, fauché par une rafale. Face au cadavre la foule gronde son hostilité et d'abord je n'ose pas aller plus loin. Mais me reviennent les paroles de Monseigneur Duval. Je traverse la foule pour m'avancer vers le cadavre. Je mets un genou à terre pour prier. Quelques instants. La foule se tait, d'un coup. La soutane noire de séminariste, que je porte ce jour-là, y est pour quelque chose. Appelle-t-elle à interroger et dépasser la peur et la haine qui affleurent partout ? Sans doute.

Une période terrifiante a scellé l'Algérie à son indépendance, par les accords d'Evian, dont nous fêtons l'anniversaire, 50 ans après.

Mais les « évènements » ont laissé leurs traces.

Un million de chrétiens, déchirés, ont dû quitter cette terre qu'ils aimaient tant pour rejoindre la France. Beaucoup faisaient partie d'un peuple qui n'était pas nanti. Des gens simples, modestes. Certains reviennent visiter leur terre natale. Les uns sont déçus. D'autres plus nombreux sont ravis de l'accueil que leur réservent ceux-là mêmes qui vivent dans leur propre maison. Une raison d'espérer.

Des centaines de milliers d'Algériens sont morts victimes d'une tragédie qui leur a laissé des traces profondes et des blessures pas encore cicatrisées. S'ils aiment encore la France c'est le beau miracle d'une réconciliation qui peu à peu ouvre des pages d'espérance.



L'indépendance d'un peuple n'est pas simplement « décidée » par décret. Elle est plutôt le fruit d'un processus souvent déchirant.

On peut rêver rétrospectivement d'une Algérie qui aurait su garder tous ses enfants. Des enfants qui rebâtiraient ensemble un autre destin, une autre fraternité. Quels visionnaires aurait-il fallu pour cela !

Aimer et écouter nos sœurs et frères pieds noirs qui vivent parmi nous est essentiel. Ils parlent de leur pays natal d'Algérie en utilisant les mêmes mots blessés. En France, ils sont redevenus des « défricheurs », transformant des marécages en terres fertiles. C'est un peuple de pionniers, parmi nous. Je reste profondément lié à nombre d'entre eux qui se reconnaîtront ici.

Treize ans en Algérie. D'infirmier durant la guerre, à mon sacerdoce vécu cinq ans là-bas, que je poursuis depuis plus de quarante ans en France, j'ai aimé cette terre et ce peuple, avec passion.

Ceux qui ont le plus souffert de cette guerre sont sans doute les harkis. Apatrides des 2 côtés de la Méditerranée, leur sort doit rester pour nous une priorité.

Je garde le souvenir de l'un d'eux qui me protégeait chaque jour. J'ignore ce qu'il est devenu. Mais sa bonté et son courage restent pour moi l'exemple vivant de la phrase du Christ « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Guy Gilbert.